





DOSSIER **JAPON**

MEIJI, MODERNITÉ À LA LUMIÈRE DES FLEURS DE CERISIER



**MEIJI. SPLENDEURS
DU JAPON IMPÉRIAL**
MUSÉE NATIONAL DES ARTS
ASIATIQUES - GUIMET, PARIS
DU 17 OCTOBRE 2018
AU 14 JANVIER 2019
COMMISSARIAT :
SOPHIE MAKARIOU

« LE PAYS DES RÊVES, UN ENCHANTEMENT PERPÉTUEL », ÉCRIT EN 1876 L'ARTISTE FÉLIX RÉGAMEY QUI PARCOURT AVEC L'INDUSTRIEL ÉMILE GUIMET UN JAPON EN PLEINE MÉTAMORPHOSE. ENTRE LA FRANCE ET LE PAYS DU SOLEIL-LEVANT, LA FASCINATION EST ANCIENNE ET RÉCIPROQUE – « DES ÂMES EN RÉSONANCE » POUR PAUL CLAUDEL, AMBASSADEUR À TOKYO DANS LES ANNÉES 1920 – ET C'EST DONC L'HEXAGONE QUI A ÉTÉ CHOISI POUR CÉLÉBRER LES 150 ANS DE L'ÈRE MEIJI, SIGNANT LA NAISSANCE D'UN PAYS MODERNE, OUVERT À L'OCCIDENT ET NOUVELLE PUISSANCE MONDIALE. AU SEIN DE LA GRANDE SAISON CULTURELLE **JAPONISMES 2018**, L'EXPOSITION **MEIJI. SPLENDEURS DU JAPON IMPÉRIAL** AU MUSÉE GUIMET PRÉSENTE DE MULTIPLES CLOISONNÉS, LAQUES, BRONZES, CÉRAMIQUES, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIES OU PAVILLONS D'EXPOSITIONS UNIVERSELLES. À LA CLÉ, UNE HISTOIRE D'ÉCHANGES ENTRE ORIENT ET OCCIDENT ET UNE DOUBLE RÉVOLUTION ARTISTIQUE. PAR PASCALE LISMONDE

Promenade à bord d'une barque,
illustration du chapitre *Ukifune* du *Dit du Genji*.
Vers 1901, émaux cloisonnés, 69 x 69 cm
Collection Khalili, Londres.

Le 7 avril 1868 à Kyoto, Mutsuhito est intronisé nouvel empereur du Japon pour restaurer la prospérité nationale. Dans un serment solennel, le jeune homme de seize ans en donne le ton : « La connaissance sera recherchée de par le monde afin de renforcer le règne impérial. » Après deux siècles d'isolationnisme instaurés par la dynastie Tokugawa en 1639 — sitôt expulsées les missions catholiques portugaises ou espagnoles, dont l'ardeur à convertir les populations bouddhistes était jugée néfaste à l'intégrité de la civilisation japonaise —, les impérialismes britannique, français, américain ou russe affirment leur appétit insatiable de conquêtes. Les États-Unis allument la mèche en 1853 en envoyant

dans la baie de la capitale Edo des « bateaux noirs » du Commodore Perry — lequel donne un an au gouvernement *Bakufu* des shoguns Tokugawa pour ouvrir leurs relations diplomatiques et commerciales avec leur pays. Dès 1854, il leur faut donc accepter un « traité de paix et d'amitié » avec les États-Unis, suivis de la France (1858) et de l'Angleterre (1859). Le port de Yokohama est ouvert au commerce. Mais ces traités qui imposent au Japon des tarifs douaniers prohibitifs sont jugés « inégaux » ! Les clans féodaux se révoltent, renversent le shogun, accusé de faiblesse. L'empire est restauré pour unifier une nation qui doit en urgence se transformer en profondeur. Fin de l'ère Edo, début de l'ère Meiji.

*« À l'ombre des fleurs de cerisier
il n'est plus
d'étrangers »*
Kobayashi Issa



UNE RÉVOLUTION SANS PRÉCÉDENT

Cette ère Meiji (1868-1912), ou « gouvernement éclairé », marque donc le développement d'un Japon occidentalisé, qui va se hisser au rang des puissances mondiales en moins d'un demi-siècle. Première mutation visible : l'abandon de la coiffure et du vêtement traditionnels. Pour l'incarner, l'empereur Mutsuhito se fait photographier dès 1873 assis sur un fauteuil européen, arborant costume militaire occidental, cheveux courts et chignon coupé, jusqu'à la « mine de mauvaise humeur ». Le système politique est complètement remodelé, toujours dominé par l'empereur au pouvoir divin en sa nouvelle capitale à Tokyo (ancienne Edo). Inspirés de modèles occidentaux, les domaines féodaux deviennent des préfectures sous tutelle de l'État central, on crée un Parlement en 1889, avec deux chambres et une constitution, et on instaure un code civil de droit romain. L'économie désormais capitaliste nécessite d'importants échanges avec l'Occident : pour conduire les grands travaux d'équipement, on recourt à une foule d'ingénieurs et conseillers anglais, américains et français — plus de 2 200 en vingt ans. Très présents, les Français gèrent plusieurs projets : chantiers navals près de Yokohama, phares, usines de briques, adductions d'eau, un grand arsenal avec une école pour former de nouveaux ingénieurs, ou encore une usine de filature pour la soie grège, ressource majeure à l'exportation (la production française étant alors anéantie par le phylloxera). Dès 1872, un chemin de fer relie le port de Yokohama à Tokyo, apparaissent des moyens de locomotion mécaniques, puis des architectures métalliques, des belvédères, des réverbères à gaz et enfin l'électricité en 1887 à Tokyo. Et, dix ans après, a lieu une première représentation cinématographique des frères Lumière à Osaka.

La modernisation s'étend aussi à l'éducation, aux arts et à la culture. L'État lance la construction de musées impériaux, à Tokyo, à Kyoto et à Nara et les arts décoratifs sont florissants — objets en laque, cloisonnés, céramiques étant très demandés à l'étranger, il faut développer des productions massives : vers 1900, ces objets d'art constituent près de la moitié du commerce extérieur. Comment le

Kawanabe Kyōsai.
Souris mangeant une tête de poisson, page d'album *Dessins pour le plaisir*.
1881, estampe (*nishike-e*), 21,1 x 27,2 cm.
Musée national des arts asiatiques – Guimet, Paris.



Ōtake Norikuni.
Susano no mikoto recevant le joyau sacré.
Après 1881, bronze, cristal de roche, 99 x 80 cm.
Collection Khalili, Londres.

pays a-t-il vécu cette révolution ? En 1911, l'écrivain Natsume Sōseki résume : « Au lendemain de deux cents ans d'anesthésie, émergeant des cieux incomensurables, la civilisation occidentale a fondu sur nous [...] Jamais dans son histoire, le Japon n'avait subi une secousse aussi brutale [...]. Depuis 45 ans, nous avons commencé à être bousculés et la civilisation japonaise s'est mise à faire des zigzags en tous sens [...] Mais si nous n'étions pas ainsi bousculés, le Japon ne pourrait plus exister en tant que nation. »

EDO, UNE PETITE FENÊTRE OUVERTE

En réalité, un pays de civilisation aussi ancienne ne passe pas brutalement du noir au blanc. Isolationnistes, les Tokugawa ? De fait. Mais une petite exception eut des répercussions majeures. Comme le commerce international leur avait apporté dès le XVI^e siècle des mousquets fort utiles, une fois bannis les missionnaires catholiques trop prosélytes, les shoguns autorisent des marchands hollandais calvinistes à s'installer à Deshima, une île artificielle à côté de Nagasaki. S'ils y sont cantonnés comme des « barbares » tenus à distance du pouvoir et de la population, cet ancrage devint bientôt un maillon essentiel de l'opulente V.O.C. ou

Compagnie hollandaise des Indes orientales, battant aussi pavillon portugais, qui envoie en Occident des produits de luxe — rouleaux de soie chinois, épices des Moluques, puis au XVII^e siècle les porcelaines d'Arita (où l'on découvrit le kaolin). À partir de 1720, un shogun plus libéral laisse pénétrer à Deshima des livres de sciences hollandais traduits en japonais — traitant d'anatomie, de médecine, de botanique ou encore de minéralogie mais aussi de peinture de paysage — et des gravures aux effets de clair-obscur, si différents des aplats de couleur sans modelé des Japonais. Intellectuels et artistes se passionnent pour ces « études hollandaises » : plusieurs peintres assimilent les techniques occidentales et Shiba Kokan (1747-1818) exécute en 1783 une première gravure sur cuivre au sein de séries de vues d'Edo, dans ce style baptisé *yoga*.

L'ère Edo voit naître aussi l'*ukiyo-e* — « peinture du monde flottant » — née de la méditation bouddhiste sur la condition humaine transitoire, qui évolue vers un épicurisme du moment présent célébrant sur des estampes et paravents la jouissance des plaisirs raffinés de la ville, souvent magnifiés par les splendeurs éphémères de la nature si chère aux Japonais : d'où la récurrence des divertissements sous les cerisiers en fleurs, mais aussi des scènes de galanterie jusqu'aux *shunga* ou *images de printemps* érotiques au Yoshiwara, célèbre quartier réservé d'Edo. La grâce éthérée des multiples *Beautés*, *Danseuses* et *Courtisanes* ou les truculents acteurs du théâtre de kabuki, autre espace de transgression sociale, habitent l'univers de l'*ukiyo-e*. Avec les 1 900 motifs d'estampes de sa carrière, Utamaro (1753-1806) est le

Utagawa Kunitaru II.
Vue d'ensemble du quartier
français de Yokohama.
1872, estampe (*ukiyo-e*, *nishiki-e*),
35,7 x 73 cm. Musée national des
Arts asiatiques – Guimet, Paris.





maître du genre : ses saisissants portraits de femmes en buste et dans leur intimité déclinent toutes les facettes de la séduction amoureuse, de l'évanescence du sentiment amoureux à la quête réitérée des plaisirs, à l'heure même où l'Occident n'a d'yeux que pour la peinture d'histoire. Par la suite, les peintres de l'*ukiyo-e* représentent plutôt les paysages, leurs détails et leurs variations atmosphériques. Ayant parfaitement assimilé la perspective et les ombres de la peinture occidentale, Hokusai (1760-1849) apporte une contribution majeure à l'art du paysage japonais, tandis qu'Hiroshige (1798-1858), vénéré plus tard par Van Gogh qui affirme s'être forgé « un œil japonais » en regardant ses estampes, délaisse la perspective et retrouve dans ses *Cent Vues célèbres d'Edo* le principe des vues panoramiques et aériennes de la peinture traditionnelle.

Andô Jûbei (attr.). *Vue du mont Fuji*.
Vers 1900-10, émaux cloisonnés musen, 36 x 53,5 cm.
Collection Khalili, Londres.

LA PEINTURE ET LES ARTS DE L'ÈRE MEIJI

Un événement fait date : en 1867, le Second Empire a noué des liens d'amitié avec le Japon qui participe pour la première fois à une Exposition universelle à Paris. Avec 6,8 millions de visiteurs en sept mois, dont maintes têtes couronnées, il connaît le grand succès de la section japonaise organisée par le prince Tokugawa Akitake, notamment du Pavillon du thé où trois jeunes femmes présentent la célèbre cérémonie. Le Japon de l'ère Meiji prend donc goût à ces expositions universelles, construisant de véritables cités, à Vienne en 1873, et à nouveau de Paris en 1889 et en 1900. Chez les peintres français, l'effet est celui d'une grande vague, visible entre autres chez Manet et son *Portrait d'Émile Zola* (1867-68), peignant derrière la figure de l'écrivain un paravent figurant un oiseau sur une branche fleurie et une estampe d'un lutteur de sumo, ou chez Degas, dont les *Femmes à leur toilette* s'inspirent des représentations féminines d'Hokusai.

En parallèle, bien des artistes japonais de l'ère Edo avaient occidentalisé leur style mais le courant japoniste plébiscite les œuvres plus traditionnelles. Aussi des résistances ne tardent pas à apparaître, et certains étrangers tirent la sonnette d'alarme. En 1876, Émile Guimet voyage au Japon pour étudier les religions orientales : l'empereur a alors séparé le bouddhisme du shintoïsme animiste ancestral, qui redevient religion d'État, révéralant les forces de la nature (*kami*) dans des sanctuaires. Les mutations



Kobayashi Kiyochika.
Prise des îles Pescadores (Hôko-Tô) et de Formose (Taiwan).
 1895, estampe, série de 33 triptyques sur les épisodes de la guerre sino-japonaise (1894-1895), 37,2 x 72,1 cm.
 Musée national des Arts asiatiques – Guimet, Paris.



profondes du pays inquiètent Guimet : « Le Japon n'a pas assez confiance dans ses propres mœurs, il fait trop vite table rase d'une foule de coutumes, d'institutions, d'idées même qui faisaient sa force et son bonheur. Il y reviendra peut-être, je le lui souhaite. » Mais c'est l'historien d'art américain Ernest Fenollosa qui lance un véritable cri d'alerte en 1882 dans une conférence, appelant à la nécessaire préservation de l'art japonais d'une imitation trop servile de l'Occident. Son intervention provoque un sursaut nationaliste : on exclut des salons les peintres du *yoga* et Fenollosa lance un mouvement de rénovation de la peinture de style japonais, le *nihonga*, ou « peinture nationale », savamment mâtinée d'influence occidentale, elle apparaît comme un style moderne. En 1887, Fenollosa œuvre à la création de l'École des beaux-arts de Tokyo pour enseigner les formes artistiques traditionnelles – peinture, sculpture sur bois ainsi que les arts décoratifs, mis sur le même pied que les beaux-arts. Ce refus progressif

Hayashi Kodenji.
Vase à décor de fleurs et d'oiseaux.
 Vers 1890-1900, émaux cloisonnés, argent, hauteur : 45,8 cm.
 Musée national des Arts asiatiques – Guimet, Paris.



de les distinguer marque l'une des inventions du Meiji, dont s'ensuit une remarquable progression du cloisonné, des arts du métal et de la laque que l'État valorise dans des expositions « d'encouragement à l'industrie » avec des prix pour les artistes. Présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1900, un vase au motif de fleurs en glycine en est le fruit, comme un cloisonné sans cloison inventé par Namikawa Sôsuke pour sa *Vue du mont Fuji*.

À leur retour au Japon, certains artistes adaptent les enseignements reçus à l'étranger à leurs créations : l'idée de la peinture d'extérieur des impressionnistes, ou même la peinture symboliste de Puvis de Chavanne, tandis que plusieurs sculpteurs se réclament de l'influence de Rodin. Sur place, Émile Guimet et Félix Regamey rencontrent ainsi Kawanabe Kyôsaï qui excelle dans le portrait expressionniste et le dessin satirique politique, style que lui a inspiré un journal britannique — les œuvres qu'ils lui achètent le feront connaître en France.

« Et si l'Orient et l'Occident avaient chacun de leur côté et indépendamment élaboré des civilisations scientifiques distinctes ? » s'interroge l'écrivain Kanizaki (1886-1965) avant de continuer : « Et si le pinceau l'avait emporté sur le stylo métallique, nos idéogrammes auraient été l'objet d'une prédilection unanime et puissante. [...] Peut-être nous serions-nous acheminés vers un monde nouveau tout à fait original ? » La vision de Claude Lévi-Strauss diffère... Une visite dans l'île de Kyûshû et plusieurs séjours lui font voir le Japon comme un « lieu de rencontres et de mélanges que sa position géographique extrême fait fonctionner comme un alambic distillant des substances charriées par l'histoire pour en tirer une substance plus rare. D'où l'alternance d'emprunts et synthèses, de syncrétisme et d'originalité. [] L'Europe, l'Amérique peuvent y retrouver des images d'elles-mêmes, profondément transformées, offrant à l'Occident l'image d'une hygiène mentale dont il nous incombe de tirer les enseignements. » ■

Bibliographie

- Quand le Japon s'ouvrit au monde – Émile Guimet et les arts de l'Asie*, Keiko Omoto et Francis Macouin, Gallimard – collection « Découvertes », 1990
Conférences sur le Japon de l'ère Meiji, Natsume Sôseki, Hermann
L'Art japonais, Christine Shimizu, Flammarion – collection « Tout l'art », 2014
Japonisme – échanges culturels entre le Japon et l'Occident, Phaidon, 2006
 Catalogue de l'exposition *Images du monde flottant – peinture et estampes japonaises XVII-XVIII siècles*, RMN, 2004
Philosophie de l'ornement – d'Orient en Occident, Christine Buci-Glucksmann, Galilée, 2008 *L'Éloge de l'ombre*, Ninomiya Tanizaki, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, collection « Pléiade », 1997
La Place de la culture japonaise dans le monde, Claude Lévi-Strauss, dans *Revue d'esthétique*, numéro Japon, Jean-Michel Place, 1990